



Fantasmés et fantasme fondamental

Alfredo Zenoni

La grande question de Lacan, mise en évidence par Jacques-Alain Miller, a toujours été celle de savoir comment intégrer la jouissance au symbolique. Il était d'ailleurs reproché à Lacan de ne pas tenir compte, dans son « retour à Freud », de la libido et des pulsions. Si ce n'est que ce qui intéressait justement Lacan était de cerner la dimension de la satisfaction, de la *Befriedigung*, dans le cas d'un être de langage, et non pas simplement d'un être vivant en général.

Dans le premier temps de son enseignement, la jouissance est nettement disjointe du symbolique, elle appartient au registre de l'imaginaire. Or, l'imaginaire ne procède pas du langage, il a un statut à part, tout comme la satisfaction qu'il emporte. Le symbolique, lui, a sa logique propre, il a son parcours séparé des adhérences imaginaires. Dans le schéma *L*, la jouissance imaginaire se met en travers de l'axe symbolique, en tant que barrière ou obstacle à l'élaboration symbolique¹.

Dans un deuxième temps, la jonction s'opère néanmoins sous la forme d'une résorption de l'imaginaire par le symbolique. Le pivot de cette opération est constitué par le phallus. À ce moment de l'enseignement de Lacan, la jouissance est identique à l'imaginaire et résorbée dans le signifiant qui la négative. Le phallus est le signifiant de la castration et le signifiant d'un manque, c'est-à-dire du désir. Le signifiant annule l'imaginaire ou la jouissance, et la restitue sous la forme du signifié de la chaîne signifiante inconsciente, le « désir ». La transcription lacanienne de la libido freudienne en désir est ainsi la première forme d'intégration de la jouissance au symbolique.

Cependant, cette transcription est insuffisante. Elle ne peut rendre compte de la pulsion, de ce qui pousse, de ce qui mobilise le désir.

Le sujet barré

Le signifiant négative l'être du sujet. Tout du sujet passe dans le signifiant ou dans les signifiants qui l'identifient, et il ne reste du sujet, dans sa singularité, qu'un manque de signifiant : (\$) ; il n'y a pas de signifiant pour le sujet lui-même, tout au plus un nom propre, qui n'est qu'un tenant-lieu. Les mêmes noms et prénoms peuvent être portés par des milliers d'autres personnes, et le même nom sera porté par le sujet quand il sera mort. Dès lors, comment le désigner dans ce qu'il a de singulièrement vivant ?

1. Cf. Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 9-10.

Qu'est-ce qui donne au sujet une assise, un support ? C'est à ce niveau de l'inconscient radical, \mathcal{S} , que Lacan découvre que le fantasme constitue cette assise ou ce support. Le fondement du sujet réside dans cette connexion de son absence (\mathcal{S}) et d'un élément imaginaire (a). Cet élément imaginaire, et donc cette jouissance non résorbée vient prendre la place de la disparition du sujet. Là où s'arrête pour lui toute possibilité de se nommer, au moment où il s'évanouit sous le signifiant qui l'identifie, S_1 , c'est là que le sujet trouve son support. Là où il disparaît, « le sujet fait venir d'ailleurs, à savoir du registre imaginaire, quelque chose d'une partie de lui-même », qui surgit très exactement, dit Lacan, « à la place où se pose l'interrogation du S sur ce qu'il est vraiment, sur ce qu'il veut vraiment »², c'est-à-dire où il est dans le plus fondamental non-savoir. À cette place, il trouve un support dans une part perdue de lui-même, l'objet a : « C'est dans cet objet que le sujet trouve son support au moment où il s'évanouit devant la carence du signifiant à répondre de sa place de sujet au niveau de l'Autre. » Cette connexion de l'absence de signifiant du sujet et d'une partie perdue de lui-même est la première forme véritable d'intégration de la jouissance au symbolique : $\mathcal{S} \diamond a$.

L'objet du désir

Cet objet du désir « entre en jeu dans un complexe que nous appelons le fantasme », comme support du désir ou du sujet. Là où le sujet est suspendu à ce manque de signifiant dans l'Autre, il apporte lui-même la rançon. Il supplée la carence au niveau de l'Autre du signifiant (de l'Autre du savoir) par quelque chose de lui-même, qui n'est pas de l'ordre du signifiant, et encore moins de l'ordre du savoir. C'est au moment logique où s'arrête pour lui toute possibilité de savoir qui il est et où il est (\mathcal{S}) que survient, *dans l'inconscient*, a , un élément de l'imaginaire-jouissance qui n'est pas résorbé dans le signifiant. Cet objet fascine le sujet, mais ce n'est pas là sa fonction majeure. Il est surtout « ce qui retient le sujet devant sa propre syncope, l'annulation pure et simple de son existence³ » pour constituer cet appui, et cette prison, qu'est le fantasme.

C'est au moment de *fading* du sujet que surgit l'élément imaginaire, le a , tel un reste, un résidu, lui assurant un repère, qui lui permet de ne pas être purement et simplement barré.

Cette connexion du point où le sujet ne peut se nommer, où il est sans repère signifiant, et de cette part perdue de lui-même qui fait repère est radicalement inconsciente. C'est l'écriture du fantasme fondamental, c'est-à-dire l'écriture du fantasme au niveau du refoulement originaire.

Cet objet est constitué d'un manque, d'une perte, « avec une tension réelle du sujet⁴ ». Cet imaginaire de l'objet est de l'ordre de la perte, et non du semblable, du spéculaire, car cet objet a est quelque chose d'opaque ou d'obscur. Seuls quelques objets marginaux, étranges dans l'expérience humaine peuvent en suggérer la nature : des objets qui échappent à tout besoin, à toute utilité ou à toute esthétique tout en étant inséparables du sujet.

Pour donner une idée de cet objet en jeu dans le désir, Lacan mentionne la cassette de l'avare – autour de quoi se situe « cette forme, une des plus exemplaires du désir, que pointait déjà le propos de Simone Weil – *Si l'on savait ce que l'avare enferme dans sa cassette, on en*

2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien, 2013, p. 446.

3. *Ibid.*, p. 448.

4. *Ibid.*, p. 441.

*saurait beaucoup sur le désir*⁵ ». Ainsi, ce quelque chose de mystérieux que recèle cet argent accumulé, gardé et non dépensé ne manque-t-il pas d'évoquer le statut d'autres objets de la réalité humaine par son caractère de fétiche, qui est celui de l'objet du désir humain. Un fétiche n'est pas un objet qui répond à un besoin, il n'est d'ailleurs pas l'objet du désir au sens transitif : on ne désire pas un fétiche, mais sa présence est nécessaire pour que le désir soit éveillé. On peut le mettre en série avec un détail de l'objet d'amour, que J.-A. Miller appelle le *divin détail*⁶, non pas en tant qu'il serait l'objet du désir, ou de l'amour, mais en tant qu'il est ce qui le déclenche : le battement de cils de Béatrice est ce qui fait que Dante tombe amoureux d'elle. C'est l'élément de la réalité qui trahit, qui évoque quelque chose de ce qui cause son désir, à savoir le regard. Ces détails, ces fétiches, ces objets à part ne sont pas l'objet du fantasme, mais des objets de la réalité qui trahissent l'objet du fantasme.

Il est utile de distinguer les fantasmes tels qu'ils sont à l'œuvre dans la pantomime de la vie amoureuse du sujet, ou dans l'usage qu'il peut en faire pour obtenir du plaisir, à l'aide du schéma que J.-A. Miller propose⁷ :

$$\frac{d \rightarrow m \diamond i(a) \mathcal{S}}{(\mathcal{S} \diamond a) \rightarrow \mathcal{S}}$$

Au niveau supérieur, nous avons une écriture du fantasme au niveau imaginaire, avec le sujet dans son statut imaginaire, son moi, et l'objet qu'il vise. Nous écrivons ici le fantasme tel qu'il donne lieu, à l'insu du sujet, à son comportement dans la vie amoureuse, le fantasme en tant que le sujet s'avère en être joué, et à quoi pourtant il tient répétitivement. Mais cette écriture désigne aussi le(s) fantasme(s) dont un sujet peut se servir – rêveries, fantaisies érotiques, *scenarii* dont il peut faire usage pour s'endormir ou pour accompagner la masturbation. C'est à ce niveau imaginaire où le sujet joue, se sert de ses fantasmes, que peuvent surgir des thématiques « perverses », comme dans le fantasme *Un enfant est battu*.

Sur la ligne supérieure, on peut inscrire le mouvement du désir en tant qu'il va vers, vise un objet, est attiré par un objet : $d \rightarrow i(a)$.

Mais la place logique de l'objet a est celle qui l'inscrit comme connecté au sujet inconscient, c'est-à-dire qui l'inscrit dans le fantasme fondamental, en tant que ce fantasme détermine, oriente le désir : $(\mathcal{S} \diamond a) \rightarrow \mathcal{S}$.

Le fantasme du sujet hystérique

Lacan distingue l'objet cause du désir, qui pousse le désir, par opposition à l'objet que vise le désir. Dans le rêve de la belle bouchère, par exemple, Lacan dit, à propos du sujet hystérique, que sa « jouissance est d'empêcher le désir⁸ » – ce que nous pourrions traduire par *jouir de l'insatisfaction du désir, jouir de se désirer désirante* : « la belle bouchère désire manger du caviar, mais elle ne veut pas que son mari le lui achète, parce qu'il faut que ce désir reste insatisfait. C'est là une de ces petites manœuvres dont est tissée la trame, le texte, de la vie

5. *Ibid.*, p. 442.

6. Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les divins détails » (1988-1989), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, inédit.

7. Cf. Miller J.-A., « L'objet jouissance », *La Cause du désir*, n°94, novembre 2016, p. 105, [disponible sur Cairn](https://www.cairn.info/).

8. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, op. cit., p. 505.

quotidienne de ces sujets ». Selon Lacan, la « seule chose qui intéresse la belle bouchère, c'est que son mari ait envie du petit rien qu'elle tient en réserve⁹ », le *pas ça* de son insatisfaction.

Le désir inconscient comporte l'idée que le désir, comme tel, n'a pas d'objet. Rien dans la réalité, rien dans la trame signifiante de la vie n'est définissable comme objet du désir. Comme effet de la prise du signifiant sur le vivant, le désir est pris dans le renvoi indéfini d'un signifiant à un autre signifiant, il est toujours désir d'autre chose. Dès qu'un objet est atteint, le désir est déjà ailleurs, plus loin, il est essentiellement métonymique. Son objet est toujours transitoire, temporaire. Dès qu'il est formulé, l'objet du désir déchoit au niveau de l'objet de la demande.

Ce glissement métonymique du désir questionne cependant quant à ce qui fait qu'il se maintient, qu'il est indestructible, c'est-à-dire quant à ce qui le pousse, ce qui le cause. Lacan introduit la notion d'un objet qui n'est pas transitoire, temporaire, un objet qui est toujours le même, dans l'exact prolongement de ce que Freud appelle *objet perdu*, objet *a* comme cause du désir.

À cet égard, le phallus est le signifiant du désir, *pour tous*. L'objet cause du désir ou objet *a* est celui, singulier, d'un sujet, c'est-à-dire ce qu'apporte ce dernier comme part de lui-même perdue, à la place, en suppléance *du plus vivant de lui-même* dont il a été symboliquement castré :

$$\frac{a}{-\varphi}$$

À partir de ces avancées sur l'*objet-cause*, J.-A. Miller propose une relecture de ce fameux rêve de la spirituelle bouchère. Dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », l'analyse du désir du rêve est tirée du côté du désir d'être le phallus, de s'identifier au signifiant du désir¹⁰. Le saumon y surgit comme phallus. Cependant, le saumon dont il s'agit dans le rêve, remarque J.-A. Miller, n'est pas un saumon entier, glorieux, superbe, mais ce qui reste du saumon une fois que la consommation en a été faite¹¹. C'est ce qui choit de la consommation dont le sujet a pris du plaisir, c'est une jouissance qui s'est perdue, et sur laquelle campe le sujet hystérique de ce rêve. L'objet du désir apparaît donc comme quelque chose qui n'est pas désirable. Ce n'est pas l'objet du désir, imaginaire, mais une jouissance perdue, en deçà du désir, comme la cause de son glissement indéfini, de sa quête : $a \rightarrow d$. Cet objet ne doit pas être confondu avec le $i(a)$, l'objet *devant*, un quelconque objet du monde, mais il est de l'ordre d'un réel dont le symptôme, la conduite, la pantomime peuvent être la commémoration répétitive, l'angoisse, le signal, et le passage à l'acte, son passage dans le réel. Le petit rien que le caviar non consommé représente rejoint ainsi le reste de saumon, dans l'au-delà ou l'en deçà du plaisir, en tant que *substance épisodique*¹² de l'objet cause du désir dans le fantasme inconscient de l'hystérique.

Le fantasme du sujet obsessionnel

Le fantasme de l'obsessionnel est différent. La cause du désir qu'il recèle, à l'insu radical du sujet, pousse, à l'encontre de celle du sujet hystérique, à ne pas mettre en jeu son désir, mais

9. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 63.

10. Cf. Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 626-627.

11. Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Jalons dans l'enseignement de Jacques Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 3 février 1982, inédit.

12. Cf. Lacan J., « Note italienne », *Autre écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 309.

plutôt à le retenir. Le sujet reste hors du jeu, c'est sa pantomime fondamentale à lui : « L'obsessionnel est quelqu'un qui n'est jamais véritablement là où quelque chose est en jeu qui pourrait être appelé son désir. ¹³ » Cette pantomime n'est pas sans faire penser à celle de l'avare et de sa cassette. Un cas présenté par Dominique Laurent l'illustre. Il s'agit d'un sujet qui aime l'argent, qui aime le manipuler, le thésauriser, mais il a peur d'en gagner, car il craint d'en avoir trop. Le problème n'est pas tant d'en gagner que de le dépenser. Il ne peut pas gagner de l'argent, puisqu'après il devra le dépenser. C'est plus fort que lui, il préfère ne pas gagner d'argent pour ne pas avoir à le dépenser. Depuis l'enfance, il est traversé d'une angoisse permanente de perdre la monnaie qu'il a dans ses poches, ce qui le contraint à une procédure de vérification constante des poches de son pantalon. Il évoque en même temps une pratique très ancienne, et encore actuelle, consistant à ingérer ses propres déchets nasaux récupérés à l'aide de ses doigts. Rien ne doit être perdu.

Comme l'avare, le sujet obsessionnel garde en somme sa vie pour soi, il ne la met pas en jeu, il garde sa castration. L'objet cause du désir est ici spécialement paradoxal, puisqu'il consiste en une jouissance perdue qui va jusqu'à rendre le désir impossible, jouir de retenir le désir, ne pas le mettre en jeu. Fondamentalement, le névrosé obsessionnel préfère ne pas jouer plutôt que perdre. Ainsi reste-t-il plutôt dans l'indétermination, sans se prononcer, sans livrer le fond de sa pensée, sans préférer quoi que ce soit : « Là où il risque le coup, apparemment, ce n'est pas là qu'il est. ¹⁴ » C'est de cette disparition même du sujet, du $\$$ « au point d'approche du désir [qu'] il fait, si l'on peut dire, son arme et sa cachette. Il a appris à s'en servir pour être ailleurs ». Il n'est là que *pour voir*, en touriste. Alors qu'il n'a jamais osé inviter des filles à danser, par exemple, il peut maintenant le faire avec aisance, car il est fiancé, c'est-à-dire que son désir est hors jeu, que ce n'est pas pour de vrai qu'il est là. Mais il a des problèmes avec sa fiancée. Aux questions qu'elle lui pose – « Qu'est-ce qu'on fait ce week-end ? », « Où est-ce que tu veux qu'on aille au restaurant ? », « Quel film veux-tu aller voir ? » –, il répond invariablement : « Ça m'est égal », « Comme tu veux » – réponses qui ne manquent pas d'irriter sa compagne. Le sujet retient sa mise, la mise du désir, il ne l'engage que si le désir de l'Autre prend la forme d'une demande, c'est-à-dire en tant qu'il n'engage pas son propre désir.

Lorsque, sur le chemin du retour à la maison, l'idée lui vient d'offrir un bouquet de fleurs à sa femme, tel autre analysant ne peut s'empêcher de lui téléphoner pour savoir si cela lui ferait plaisir. Son désir est contaminé par la pensée. C'est un désir « douteux ¹⁵ », comme le dit Lacan. Si bien que ce qu'il vit ou donne est privé, dans le moment même de le vivre, dans le moment même de le donner, de ce qui en fait le prix, de ce qui en fait le sel : la mise ou le don de son manque, de ce qu'il n'a pas, de son désir. Ça jouit, à son insu, de ne pas le donner, de ne pas donner quelque chose qu'il n'a pas. Ce qui n'est évidemment pas sans lui créer quelques difficultés avec l'amour. Son désir est comme mis en suspens, stocké, mis de côté : l'*objet-cause* dans le fantasme fondamental est de l'ordre de cette retenue. Cela lui donne le sentiment de vivre une vie qui n'est pas bien vivante, puisque tout est égal, tout se vaut. Il s'ennuie. Il « se fait [...] chier ¹⁶ », ainsi que le dit Lacan dans le Séminaire XI, faisant allusion

13. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, op. cit., p. 505-506.

14. *Ibid.*, p. 506.

15. Lacan J., « La direction de la cure... », op. cit., p. 636.

16. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 178.

au jouir pulsionnel (à l'objet anal) qui cause ce désir, un désir paradoxal, car c'est un désir mortifié et mortifiant que cet objet cause. Lorsqu'il lui arrive de ne pas se mettre en retrait, quand il ne sait plus où se mettre au regard du désir de l'Autre, c'est alors l'angoisse.

En un sens, le sujet travaille pour l'Autre, dit Lacan, pour que l'Autre soit complet, ne comporte pas de manque. Il travaille pour assurer l'intégrité de l'Autre, adonné à la tâche d'écarter de sa vie, comme de la société, tout moment ou tout élément qui n'aurait pas un statut de nécessité ou d'obligation ou d'exact équivalent. Il peut rester regarder un spectacle qu'il n'aime pas jusqu'à la fin plutôt qu'avoir payé le billet pour rien. Il promet l'Autre, l'Autre du signifiant, l'Autre qui demande, démontre, autorise, règle, assure la justice.

Mais, dans un autre sens, cette protection de l'Autre est aussi bien sa destruction, celle de l'Autre du désir. Ajoutons que cette protection de l'Autre est aussi un rejet de ce qui dans l'Autre, lieu du signifiant, n'est pas de l'ordre du signifiant, mais de la jouissance. L'Autre pour lequel il travaille est un Autre où la jouissance n'a pas de place. C'est un Autre sans vie. Cet Autre, qu'il veut Un, complet, est fondamentalement un mort, un Autre qui n'a pas de véritable altérité. Car, ce qui fait que l'Autre est Autre, ce n'est pas la raison sur la base de laquelle je suis d'accord avec lui et lui est d'accord avec moi. La véritable altérité de l'Autre est ce qui fait qu'il est imprévisible, inconnu, incalculable, c'est-à-dire sa jouissance. Lorsque cette altérité-là est exclue, lorsque l'Autre est réduit à la raison que je partage avec lui, il est fondamentalement mort.

L'*objet perdu* du fantasme obsessionnel est constitué par une forme spéciale de jouissance, celle qui s'obtient par l'opération même de sa mortification ou de son évacuation. C'est un mode de jouir, un *plus-de-jouir* qui prend substance épisodique dans l'opération même de l'annulation ou du report de la jouissance, une jouissance qui est indiscernable de la défense, y compris face à la jouissance. Plus la mortification signifiante étend son emprise sur la vie du sujet et plus la jouissance y acquiert une prégnance qu'elle n'a pas, par exemple, dans l'hystérie. Dans l'hystérie, la jouissance a une place dans l'Autre, même si c'est sur le mode de quelque chose qui manque, de ce qui est insuffisant ou insatisfaisant, « pas assez ». Dans la névrose obsessionnelle, par contre, parce qu'elle n'est pas admise dans l'Autre, tendanciellement complet, elle y survient sur le mode de l'irruption, elle y acquiert un caractère d'effraction, d'intrusion, de « trop », qui prend la forme de ce qui infeste la pensée, parasite l'imagination, pousse à des comportements insensés. Le sujet est rattrapé d'autant plus par la jouissance qu'il entend y échapper¹⁷. Plus il la nie et plus il la rend présente dans ses symptômes, dans ses idées obsédantes, dans ses *acting out*.

Section clinique de Bruxelles — 16 décembre 2023

17. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 373.